

## *Préambule*

### **DE LA VISIBILITÉ**

Les controverses se suivent et se ressemblent. Durant les cinq dernières années, je me suis retrouvé au centre de polémiques qui, au-delà de ma personne, révèlent la nature des problèmes qui traversent les sociétés occidentales. Force est de constater que le pluralisme politique ne garantit point la gestion raisonnable et sereine du pluralisme culturel et religieux. En France comme aux États-Unis, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, en Italie, en Espagne, et récemment aux Pays-Bas, j'ai fait face à des controverses nationales dont le point commun était, assez clairement, la nouvelle visibilité des citoyens occidentaux de confession musulmane. Chaque pays a sa culture, sa sensibilité propre, ses « pointes de friction », et, ce faisant, sa liste spécifiquement ordonnée de contentieux à régler avec l'islam et les musulmans. Le « foulard islamique » vient en tête en France ou en Belgique, les questions liées à l'homosexualité et aux mœurs aux Pays-Bas, les minarets en Suisse, etc. La violence, la femme, la « shari'a » (charia) sont, entre autres, des thèmes qui reviennent partout et toujours : l'islam fait question.

Le point commun de tous ces débats tient à l'installation de générations successives de musulmanes et de musulmans, devenus citoyennes et citoyens de leur pays respectif. Installés, ils sortent de leur isolement géographique, de leurs ghettos sociaux, ou de leur marginalité sociopolitique. Ils sont désormais visibles, comme le relevait, il y a des années déjà, la sociologue Nilüfer Göle. Leur visibilité marque et prouve leur décroisement : il ne s'agit pas d'une nouvelle « communauté religieuse ou culturelle » qui s'installe, mais plutôt de l'émancipation d'une ancienne catégorie socio-économique (doublée d'une appartenance majoritaire à une même origine culturelle et religieuse) qui avait été doublement marginalisée, géographiquement et socialement.

Au gré des controverses et des crises, des peurs s'alimentent et des perceptions se façonnent et s'entretiennent. La crainte, la méfiance et le soupçon s'installent et tous les débats sur la culture et la religion se transforment en polémiques nationales, polémiques qui se caractérisent par des crispations et des surdités inquiétantes. Les médias rapportent les faits, les réactions s'amplifient, les politiciens réagissent à (ou parfois instrumentalisent) la controverse, et nous voilà embarqués dans des dynamiques incontrôlables. Des positionnements se dessinent, une sorte de clivage qui traverse tous les partis politiques, de gauche comme de droite, ainsi que les populations des sociétés occidentales. Alors que l'on parlait hier d'un éventuel « clash des civilisations », j'ai défendu très tôt l'idée d'un « clash des perceptions » : un conflit d'images projetées sur soi et sur autrui, mêlant des doutes (quant à soi), des

peurs (quant à autrui), des préjugés, ou simplement de l'ignorance (vis-à-vis de soi et d'autrui). On y trouve aussi parfois des positions idéologiques et politiques peu claires. Dans la nébuleuse des propos tenus, face à la visibilité de cet « autre », les débats récurrents sur « l'identité » deviennent dangereux et produisent exactement le contraire de ce que l'on pourrait espérer. À l'heure des crispations, nos identités deviennent négatives et se forment par distinction (crispation ou rejet) de ce que l'on croit être l'identité de « l'autre ». Il s'agit ainsi d'une « identité soustraite », cloisonnée et rigide, alors que nous aurions tant besoin d'accéder au sens d'une identité multiple, ouverte et en constant mouvement.

Dans la proximité, la présence d'autrui perturbe et gêne. C'est la raison pour laquelle les crises se sont surtout multipliées autour de phénomènes visibles et spectaculaires : foulards islamiques, *niqab* (voile cachant le visage), burqa, minarets, auxquels il faut ajouter les expressions culturelles ou religieuses perçues comme « étrangères », c'est-à-dire différentes, inhabituelles ou trop « visibles » car pas encore « normalisées » (voire « neutralisées », au sens de rendues « neutres » dans l'espace public). La violence a bien sûr été un facteur majeur d'amplification, avec le rejet d'assassinats aveugles perpétrés contre des innocents au nom de la religion musulmane. Tous ces phénomènes cumulés expliquent la situation présente, et la « nouvelle visibilité » des musulmans continue de provoquer son lot de crises cycliques. Gardons en tête que cette « nouvelle visibilité » est par nature une situation historique transitoire puisque ce qui est nouveau sera un jour ancien.

Nous voici revenus au temps de la dangereuse « politique émotionnelle ». L'autre nom de cette politique qui joue de l'émotion est « le populisme », et aucune société contemporaine n'en est définitivement protégée. Les anciens racismes peuvent encore habiter notre avenir.

Dans les débats de société sur l'islam, j'ai souvent joué le rôle de « l'intellectuel visible » : j'ai souvent essuyé des critiques très émotives et fait l'objet de projections qui m'ont parfois amusé, parfois franchement inquiété. Il n'est pas facile d'être au paysage intellectuel ce que le minaret est à la rue ! Présent, installé, en « nous » mais apparemment si différent de « nous ». Un « nous » réactif, exclusif, parfois dogmatique qui me mettait « à l'extérieur », étranger, autre, en un « vous » de la différence. Lors de la première conférence d'Estoril au Portugal en mai 2009, j'ai été interpellé à deux reprises comme un étranger alors même que mon sujet était « notre » Europe. L'ancien président du gouvernement espagnol José María Aznar, en affirmant qu'il n'y avait qu' « une seule civilisation [...] des gens civilisés », ne savait plus vraiment où me placer dans ce paysage. Entre le « nous » restrictif et le « nous » dominant, où peut-on bien situer celles et ceux que l'on considère comme les « étrangers » peu « civilisés » – à dominer, dompter, domestiquer ? Ces étrangers de l'intérieur, les « citoyens immigrés » ou les « immigrés citoyens », les allochtones jamais vraiment autochtones (selon la terminologie néerlandaise) : on peine à traduire des perceptions qui en fait défient les catégories les plus élémentaires du droit.

Les perceptions sont aussi des faits et il faut compter avec leur prégnance sur l'ensemble des

débats contemporains. Un rapport de l'institut américain Gallup (mai 2009<sup>1</sup>) montre l'incroyable fossé entre les populations européennes en général et leurs concitoyens musulmans. Près des trois quarts des musulmans se sentent et se disent loyaux envers leur pays (France, Allemagne, Royaume-Uni pour le sondage) tandis que seulement un quart de la population générale les perçoit comme tel. En Allemagne, le pourcentage de musulmans qui s'identifient à leur pays (46 %) est plus important que celui des Allemands dits « de souche » (36 %). Les exemples de perceptions tronquées, inadéquates, voire dangereuses, sont légion. Les points d'accord ne sont pas moins intéressants : l'emploi, l'habitat, le bien-être sont considérés de façon identique comme des facteurs déterminants pour l'avenir de nos sociétés. Les perceptions sont souvent divergentes alors que les attentes et les espoirs sont similaires.

Au lieu de se confronter au visible qui fige, on ferait donc bien de souligner ce qui est profondément commun en matière de préoccupations sociales, économiques et politiques. Les citoyens occidentaux, dans leur pluralité culturelle et religieuse, partagent bien plus de valeurs et d'espoirs qu'ils ne le croient au premier abord. Encore faut-il prendre le risque de s'ouvrir à l'autre et de regarder les vrais problèmes qui concernent nos sociétés contemporaines. Il faut pour cela dire « nous », ensemble, contre la pauvreté, la marginalisation sociale, le chômage et l'insécurité. S'engager

---

1. *The Gallup Coexist Index 2009 : A Global Study of Inter-faith Relations*, rapport rendu public à Londres le 7 mai 2009.

ensemble pour la dignité des êtres humains, des exclus, des sans-papiers, des immigrés et pour celle de ces femmes et enfants devenus les marchandises d'un nouveau type de traite d'esclaves, de la prostitution à l'exploitation inhumaine. « Nous », ensemble pour refonder un projet de société plurielle et plus juste, une société qui dépasse les perceptions et qui offre connaissance et respect en renouant avec l'essence de l'acte politique (confrontant des visions, des philosophies de la gouvernance, des idées et des stratégies d'action).

Les pensées évoluent et il faudra du temps, beaucoup de temps, pour dépasser les crispations actuelles. Cela dépendra de l'engagement de femmes et d'hommes déterminés à changer les choses, à valoriser les différences et à célébrer les nouvelles visibilitées culturelles et religieuses. Sans rejet mais également sans naïveté. Le débat doit rester ouvert et critique. Il s'agit d'aller au-delà des perceptions, mais également des déclarations de bonnes intentions.

C'est ce chemin, sinueux et difficile, que j'ai décidé d'emprunter quand j'avais vingt ans et que je poursuis depuis. Il s'agit de rester fidèle à soi-même et d'accepter de confronter ses perceptions avec les analyses simplistes ou les manipulations idéologiques, de déterminer ses objectifs, de connaître ses amis et de reconnaître les horizons de l'adversité. La route est longue mais il n'est pas d'autre choix que celui d'accompagner l'histoire, de dépasser le transitoire et de réformer ce qui peut l'être : nos intelligences, nos arrogances, nos peurs, nos doutes, nos aveuglements. J'essaie, autant que faire se peut, de cheminer dans le bon

## PRÉAMBULE

sens, et mon intime conviction est que ce sera long, difficile, mais que l'avenir reste ouvert.

À « nous » de nous engager, avec l'humilité de ceux qui essaient et l'ambition de ceux qui servent. Il faut désormais faire entendre la voix de ceux qui construisent des ponts et permettent des rencontres, et non plus le seul vacarme de ceux qui détruisent et cloisonnent. Il faut devenir positivement visibles, exprimer notre rejet des extrêmes et notre détermination à développer un vrai pluralisme, une philosophie assumée du pluralisme.

## INTRODUCTION

Ce livre est un ouvrage de clarification. Il s'agit d'un exposé, volontairement accessible, des idées fondamentales que je n'ai eu de cesse de défendre depuis plus de vingt-cinq ans, destiné à celles et ceux qui n'ont pas beaucoup de temps : simples citoyens, politiciens, journalistes, travailleurs sociaux, voire enseignants un peu pressés, mais qui désirent comprendre et, le cas échéant, vérifier. Plutôt que de taper mon nom sur un des moteurs de recherche d'Internet ou de se satisfaire des encyclopédies virtuelles prétendues « libres » et pourtant si orientées (du type Wikipédia où les erreurs factuelles et les analyses partisans sont proprement sidérantes), je propose ici aux lecteurs d'accéder directement et simplement à ma pensée.

On m'a présenté ces dernières années comme un « intellectuel controversé ». On ne sait pas très bien ce que cela veut dire mais, dans les faits, tout le monde s'accorde à reconnaître que l'« intellectuel controversé » est celui dont la pensée ne laisse pas indifférent. D'aucuns la louent, d'autres la critiquent, mais dans tous les cas elle fait réagir et

réfléchir. Mon champ d'intervention n'a jamais été unique : je ne me suis pas seulement exprimé sur la « religion musulmane », même s'il est important de préciser qu'un des domaines de mon travail est bien une réflexion théologico-légale à partir des références islamiques elles-mêmes. Je ne représente pas tous les musulmans, mais je me situe dans le courant réformiste et il s'agit pour moi, à partir des sources scripturaires, de rester fidèle aux principes de l'islam tout en tenant compte de l'évolution des contextes historique et géographique. Beaucoup de lecteurs, qui ne sont pas intéressés par la question religieuse ou qui n'ont pas de connaissances dans ce domaine, ont du mal à comprendre mon propos et ma méthodologie.

À la différence des littéralistes qui se contentent de citer des versets, les réformistes doivent prendre le temps de mettre en perspective et de contextualiser leur discours. Le lecteur ou auditeur, pour comprendre, doit suivre le raisonnement du début à la fin, sous peine de se tromper dans ses conclusions, de considérer qu'il y a des contradictions dans la pensée étudiée, ou qu'il a affaire à un « double discours ». Il faut préciser ceci : le double discours consiste à dire une chose devant un auditoire pour le flatter ou le tromper, et à affirmer autre chose ailleurs, à un autre auditoire ou dans une autre langue. Adapter son niveau de langue, ou la nature de ses références à son auditoire, ne relève pas du double discours. Si je m'adresse à mes étudiants, je parle une langue soutenue, avec des références philosophiques que ceux-ci peuvent comprendre ; si je m'exprime devant des acteurs sociaux ou des travailleurs manuels, mon propos et

mes illustrations seront également adaptés ; si, enfin, je parle à des musulmans, mon langage et mes références tiendront également compte de leur niveau de langue et de leur univers de compréhension. C'est une démarche pédagogique nécessaire. Ce qui compte, pour éviter le double discours, c'est que le contenu du propos ne change pas.

En ce qui concerne les références islamiques, voici quelle méthode sous-tend toutes mes interventions. J'expose ordinairement les faits en trois moments bien distincts. Tout d'abord, je cite les sources : voici un verset ou une tradition prophétique (*hadîth*), et voici ce que l'on peut en comprendre littéralement. Ensuite, j'explique les différentes lectures proposées par les savants au cours de l'histoire, de même que les latitudes d'interprétations que ledit verset ou *hadîth* permet, par sa formulation même ou à la lumière du message de l'islam. Enfin, à partir du verset (ou *hadîth*) et de ses différentes interprétations, je propose une compréhension et une application qui tiennent compte du contexte dans lequel nous vivons. C'est ce que j'appelle l'approche réformatrice.

En voici un exemple : 1) Oui, il existe des Textes (un verset, donc des traditions prophétiques) qui se réfèrent au fait de frapper son épouse ; je les cite puisque ce sont les textes que les musulmans lisent et citent. 2) Voici quelles sont les interprétations qui ont été proposées, des plus littéralistes – qui justifient le fait de frapper son épouse au nom du Coran – aux plus réformatrices – qui lisent ce verset à la lumière du message global, et qui contextualisent le verset et les traditions prophétiques en tenant également

compte de leur chronologie. 3) À la lumière de ces interprétations et en considérant l'exemple du Prophète qui n'a jamais frappé une femme, j'affirme que la violence conjugale est contraire aux enseignements islamiques et que l'on doit condamner ces agissements.

Si mon lecteur ou mon auditeur s'arrête à la première étape de mon propos, ou si le commentateur, malveillant ou non, ne cite qu'une partie de mon développement, il tronque mon raisonnement. Il peut même affirmer que je dis la même chose que les littéralistes et crier au « double discours »... Je cite bien sûr les mêmes versets que les littéralistes, mais mes conclusions ne sont pas les mêmes ! Et c'est parce que je pars systématiquement des sources et de leur interprétation que les musulmans écoutent mes discours, me lisent et s'y retrouvent.

Je me suis aussi intéressé aux questions philosophiques, sociales, culturelles, politiques (sur le plan intérieur comme sur le plan international). Tous ces champs d'étude sont bien sûr liés, d'une façon ou d'une autre, mais je me suis toujours appliqué à ne pas confondre les ordres. Face à la confusion que j'observais dans les débats contemporains sur les questions de société (identités, religions, cultures, insécurité, immigration, marginalisation), je me suis efforcé de déconstruire et de classer ces domaines, sans pourtant les déconnecter. Le présent ouvrage, je l'espère, confirmera cette exigence, cette approche et cette méthodologie.

On a affirmé, je viens de le relever, que j'avais « un double discours », sans jamais avoir apporté de preuves claires. La rumeur est entretenue et les journalistes le répètent. Cette critique est facile :

elle est souvent l'argument invérifiable (et invérifié) de ceux qui, volontairement ou non, n'entendent que très sélectivement et ont une « double audition ». Je ne perdrai pas ici mon temps à essayer de me défendre : je n'en ai ni l'envie ni le temps. Pour le lecteur, il est néanmoins important de comprendre pourquoi mon propos peut susciter autant de passions et de réactions. Je sais que je gêne et je sais *qui* je gêne. En parlant de religion, de philosophie ou de politique, j'ai forcément ouvert, au cœur de notre époque troublée, des fronts d'oppositions intellectuelles et idéologiques, et des animosités qui sont souvent très épidermiques. Comme le lecteur pourra le voir, j'ai identifié, à la fin du présent texte, sept différents « opposants » objectifs : dans les faits, ce sont leurs critiques, conjuguées et croisées, qui couvrent mon discours d'un halo de suspicions et de doutes. Certains lisent leurs critiques sans me lire, sans même chercher à situer leurs auteurs, et finissent par prendre pour argent comptant ce qui y est écrit.

Le plus important réside pourtant au-delà, il faut absolument dépasser cet écran de fumée pour accéder à l'essence de ma pensée et de mon projet. J'aborde, dans les pages suivantes, la question de la crise identitaire, et les doutes qui nous touchent tous indistinctement. J'affirme que nous avons des identités multiples et en mouvement, et que rien ne s'oppose (religieusement, légalement ou culturellement) à ce qu'une femme ou un homme soit à la fois européen(ne) ou américain(ne) et musulman(ne). C'est ce que prouvent quotidiennement des millions d'individus. La situation évolue très vite et je ne crains pas de parler de révolution

silencieuse. Loin des médias et des crispations politiques, un mouvement de fond constructif a pris corps, et l'islam est devenu une religion occidentale. L'islam occidental, comme l'islam africain, arabe ou asiatique est une réalité. L'islam est bien sûr un et unique sur le plan des principes religieux fondateurs, mais il intègre diversité d'interprétations et pluralité des cultures. Son universalité provient d'ailleurs de cette capacité à intégrer la diversité dans son unicité fondatrice.

Il appartient aux individus musulmans d'être – et de devenir – des citoyens engagés qui connaissent leurs responsabilités et leurs droits. Dépasant le réflexe minoritaire ou la tentation victimaire, ils ont les moyens d'accéder à une nouvelle ère de leur histoire. Pour ceux qui sont nés en Occident – ou qui y sont des citoyens –, il n'est plus question d'« immigration », d'« installation » ou d'« intégration », mais bien de « participation » et de « contribution ». J'affirme que nous sommes passés, et que nous devons passer, à l'ère du discours de la « postintégration » : il faut désormais établir un sens profond et assumé de l'appartenance. C'est le nouveau « nous » que j'appelle de mes vœux, et qui déjà est une réalité dans certaines expériences locales.

Toutefois, il ne faut pas être naïf, les défis restent importants. J'en ai établi une liste en ce qui concerne les musulmans : la relation entre religion et culture, la question des femmes, la formation des imams, l'éducation religieuse contextualisée, l'institutionnalisation de la présence dans la société... Les sociétés occidentales et européennes, leurs politiques et leurs intellectuels, doivent regarder les réalités en face et cesser de parler, parfois après

quatre générations, de « l'origine immigrée » des citoyens, « issus de la diversité », « à intégrer ». Ils doivent se réconcilier avec la politique et ne pas faire comme si, au nom de la culture et de la religion, le statut ou la classe sociale étaient devenus des références inopérantes et désuètes : il s'agit de ne pas « islamiser » les problèmes sociaux et de traiter politiquement des questions de chômage et de marginalisation sociale. Il importe également d'évaluer les contenus d'enseignement (notamment en histoire mais aussi en littérature et en philosophie) pour devenir plus représentatifs d'une histoire commune qui prendrait en compte les mémoires et leurs richesses. L'Occident, en même temps qu'un dialogue avec « l'autre », doit engager un dialogue avec lui-même – sérieux, profond et constructif.

J'aborde ces questions tout au long de ces pages. J'ai voulu être le plus clair possible tout en restant simple et méthodique. Un livre à thèses, présentant quelques-unes de mes convictions, pour celles et ceux qui ont le souci réel de comprendre, sans avoir toujours le temps de lire et d'étudier la totalité des œuvres. Un livre-introduction qui ne suffit pas à résumer la complexité d'une pensée (qui, de surcroît, a pu évoluer et se densifier avec le temps), mais qui permettra au moins, je l'espère, d'entamer un débat ouvert, rigoureux et critique. Nous en avons bien besoin.